

BOURDON (ÉMILE)

Châlons 1856-59

Notre Association des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers vient d'éprouver une perte cruelle en la personne de notre camarade Émile Bourdon, ingénieur-constructeur, décédé à Lille le 3 août 1898.

Les obsèques ont eu lieu le 6 août, à 11 heures, au milieu d'une foule considérable qui comprenait dans ses rangs les nombreux amis du défunt, ses ouvriers et un grand nombre de notabilités industrielles de la région, qui suivaient avec recueillement la dépouille mortelle de notre regretté camarade Bourdon.

L'Association était représentée par un grand nombre de sociétaires qui entendaient ainsi donner à leur ami une dernière marque de la profonde et sincère affection qu'il leur avait inspirée.

À côté de la couronne offerte par notre Association s'en trouvaient beaucoup d'autres, parmi lesquelles on remarquait celle de la maison Mollet-Fontaine et C^{ie}, celle de ses nombreux amis et celle de ses ouvriers. Sur le char funèbre, le cercueil disparaissait sous les fleurs.

Le deuil était conduit par le fils et les gendres du défunt et les cordons du poêle étaient tenus par MM. Lamboi, ingénieur, associé de la maison Mollet-Fontaine; Mollet (Henri); Mouchel, ingénieur, président du Groupe de Lille; Bouyonnet, directeur de la maison Mollet-Fontaine et C^{ie}.

Au cimetière, plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe de celui que l'on conduisait à sa dernière demeure.

M. Lamboi, ingénieur-constructeur, a parlé au nom de la maison Mollet-Fontaine et C^{ie}, à laquelle notre ami était associé; notre camarade Louis Dubrule, ingénieur, a parlé comme ami personnel du défunt et au nom des Anciens Élèves.

Les divers orateurs qui se sont succédé ont rappelé en termes émus les qualités de notre camarade Bourdon, dont la vie entière a été toute de travail et de probité.

Né à Gonnevillè (Seine-Inférieure) le 28 avril 1841, notre Camarade, après avoir fait de très bonnes études à l'École professionnelle de Rouen, où il avait été reçu très jeune, entra à l'École de Châlons en 1856 pour en sortir en 1859 dans les premiers rangs de sa promotion. Grâce à ses qualités particulières, il était admis à sa sortie de l'École dans l'établissement

Mazeline du Havre, au service des études, où il devenait rapidement chef du bureau de dessin ; puis voulant se former dans les diverses branches de la construction des machines à vapeur, il fut successivement ingénieur des maisons Powell et Scott, de Rouen, pour devenir, en 1872, le chef des études de l'importante usine Baudet et Boire, de Lille ; quelques années après, lors de la cession de cette maison à MM. Jean et Perusson, il était appelé aux fonctions d'ingénieur intéressé ; puis enfin il fut admis à titre d'associé, lors de la reprise de l'établissement par MM. Mollet-Fontaine et C^{ie}.

Dans ces diverses situations, conquises par un travail opiniâtre et persévérant, répondant du reste à des qualités techniques incontestables, Bourdon avait acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui l'entouraient.

D'une nature droite, d'un esprit vif et élevé, d'une obligeance à toute épreuve, il a laissé parmi nous les regrets les plus profonds. Nous perdons en lui un excellent Camarade, dévoué à tous, et, par sa mort inattendue, notre Association s'est vu enlever brusquement un des membres qui lui faisaient le plus grand honneur, au moment même où Bourdon, après trente-huit ans de travail incessant, allait enfin être récompensé de ses efforts en assurant aux siens une situation qu'il poursuivait depuis de longues années et qu'il n'a pu malheureusement atteindre, enlevé qu'il a été dans toute la force de sa merveilleuse activité.

MONGY
(Châl. 1855).

DISCOURS DE M. LAMBOI

INGÉNIEUR, ASSOCIÉ DE LA MAISON MOLLET-FONTAINE.

« MESSIEURS,

» Il y a à peine neuf mois, Bourdon et moi rendions les derniers devoirs à notre associé et ami M. Mollet ; la fatalité semble nous poursuivre ; aujourd'hui, nous conduisons à sa dernière demeure notre excellent camarade qu'un mal épouvantable, que la science n'a pu conjurer, enlève à l'affection des siens et à la nôtre. Il y a dix jours à peine, celui qui ignorait le mal dont il souffrait, n'aurait jamais pu supposer, en le voyant, que la mort le guettait ; c'est en pleine vie, en pleine force qu'il a été frappé. La seule consolation à notre douleur est la quiétude avec laquelle il a rendu le dernier soupir. Cette quiétude, Messieurs, était le reflet de son âme droite et franche. Bourdon fut, en effet, le type le plus parfait de l'honnêteté et de la droiture : il avait de plus un cœur d'or ; jamais père ne fut plus tendre, plus affectueux, plus soucieux de l'avenir des siens ;

jamais ami ne fut plus sincère. Sa bonté était inépuisable et les gens auxquels il a rendu service sont légion; tout le monde chez nous l'aima et avait en lui la plus légitime confiance. Nous perdons un frère, nous perdons un ami, sa mort sera pour nous irréparable. Que vous dirai-je de l'ingénieur que vous ne sachiez déjà? Il avait acquis à Lille une réputation bien méritée qui le classait au premier rang parmi les ingénieurs-mécaniciens, et il fut pendant vingt-six ans une des chevilles ouvrières de notre maison, qui lui doit la plus grande part de sa prospérité. Après avoir travaillé pendant quarante ans, Bourdon commençait à jouir du fruit de son labeur incessant; il avait eu la douce joie de marier ses deux filles ainées à des jeunes gens sérieux et travailleurs; il donnait un dernier effort pour assurer l'avenir des deux plus jeunes qu'il aurait été si heureux de voir établies, mais Dieu ne l'a pas voulu et l'a rappelé à lui avant que sa tâche fût terminée. Pauvre père, pauvres enfants! Pour terminer, Messieurs, au nom de M^{me} Mollet-Fontaine et de son fils, au nom de tout notre personnel et en mon nom, je dis un éternel adieu à notre ami, à mon collaborateur de seize années, et j'envoie à sa famille explorée l'assurance de notre profonde sympathie.

» Adieu Bourdon, ou plutôt au revoir! »

DISCOURS DE M. LOUIS DUBRULE

INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR (Châl. 1857-60).

« MESSIEURS,

» Permettez-moi de vous retenir quelques instants encore au bord de cette tombe qui va se fermer sur notre camarade Bourdon, afin que je puisse, au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers, lui adresser un dernier adieu.

» Le camarade Mouchel, qui la représente ici à Lille, a bien voulu me céder sa place aujourd'hui; je l'en remercie, car il m'a permis de reconnaître publiquement la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers celui que nous pleurons.

» Émile Bourdon, sorti de l'École de Châlons en 1859, s'y était fait remarquer par son intelligence et son travail assidu. C'était un élève modèle. Il joignait à cela un caractère spécialement bon et affable qui lui acquit une réputation de bienveillance qu'il a toujours conservée jusqu'à sa mort.

» Il était aimé de tous, et ce fut une satisfaction générale parmi ses contemporains habitant le Nord quand ils apprirent qu'il venait à Lille prendre la direction du bureau des Études de la maison Baudet et Boire.

» Comme il fut choyé à son arrivée et comme il eut vite fait la conquête des Camarades qui ne le connaissaient pas ! Il avait conservé sa simplicité de l'École et il avait toujours et pour tous de bonnes paroles et des encouragements à l'occasion.

» Pour ma part, je tiens à le reconnaître : il fut de ceux qui les premiers me tendirent la main quand je fus battu par l'adversité dans les moments les plus difficiles de ma carrière.

» Lorsque je semblais vaincu par les déceptions de toutes sortes et que des nuages assombrissaient mon visage, Bourdon savait, par de bonnes paroles, dites avec son ton de bonté, ramener quand même le sourire sur mes lèvres.

» Combien lui dois-je pour ces encouragements ? Personne ne saurait l'apprécier.

» Obligé de reprendre tardivement une carrière que j'avais abandonnée pendant de nombreuses années, ce fut lui qui me servit de guide ; et, mettant à ma disposition tout son savoir, il me permit de reprendre une place dans l'industrie.

» Pendant les sept années que j'ai passées avec lui, je l'ai toujours vu doux et obligeant pour les commençants qu'il avait sous ses ordres ; ne refusant à aucun d'eux les renseignements qui devaient leur permettre de bien comprendre les travaux qui leur étaient confiés. Il les associait à ses recherches, les encourageait quand ils ne réussissaient pas du premier coup et les remettait sur la bonne voie quand ils s'en écartaient. Ce fut, dans toute l'acception du mot, un bon Camarade et un ami sûr.

» Ils sont nombreux les jeunes Camarades qui lui doivent la position à laquelle ils sont arrivés.

» Et c'est au moment où ayant vaincu la plupart des difficultés de l'existence ; au moment où il voyait s'assurer l'avenir de sa famille à laquelle il avait tout sacrifié ; au moment où il pouvait entrevoir l'instant où il pourrait songer à jouir d'un repos qu'il avait si bien gagné, c'est alors, dis-je, qu'il est enlevé brutalement à l'affection des siens auxquels il était encore si nécessaire.

» Nous, ses Camarades, nous nous associons à sa famille éplorée, nous mêlons nos regrets aux siens, espérant que si une atténuation peut être donnée à sa douleur, c'est la vue de l'unanimité des regrets causés par l'affreux malheur qui la frappe.

» Adieu, Bourdon ! Tu laisses dans nos rangs un vide que nul ne pourra combler et tu peux être assuré que ta mémoire restera parmi nous comme celle d'un Camarade charmant et aimable entre tous.

» Adieu, Émile ! Adieu, cher ami, au nom des Camarades, adieu ! »